



DU MONDE

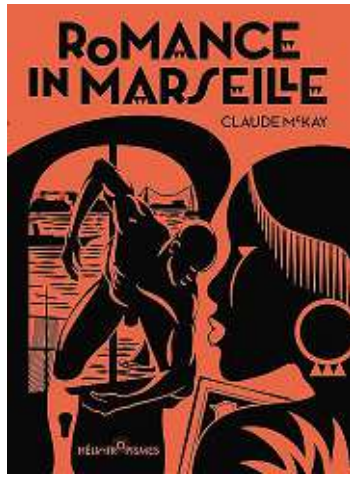
Les parias glorieux

Romance in Marseille
de Claude McKay

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise Bordarier et Geneviève Knibiehler,
Héliotropismes, Marseille,
2021, 200 pages, 21 euros.

PERDUE depuis près de quatre-vingt-dix ans, la trace du roman de Claude McKay *Romance in Marseille* a été retrouvée par une jeune maison d'édition marseillaise, Héliotropismes, notamment grâce à la persévérance du chroniqueur Armando Coxe, fervent admirateur de l'auteur afro-américain mort en 1948. Publié en 2020 en langue originale, le livre paraît aujourd'hui dans sa traduction française.

Achévé en 1933, il donne à voir, au tournant des années 1920, l'héritage de l'esclavage dans une économie moderne impitoyable, et déroule le destin de ceux que McKay appelait « les parias et les hors-la-loi des civilisations » : les migrants qui débarquent, au prix d'efforts grandioses, dans les villes portuaires prospères au cœur du commerce mondial, « les pauvres, les vagabonds, les clochards de la vie », qui paient le plus lourd tribut au « banditisme en haut lieu ». Sur le Vieux-Port se mêlent nouveaux venus, dockers, recruteurs communistes, prostituées et proxénètes, et se mélangent les sexualités, les conditions (y compris physiques), le personnage principal étant handicapé et les origines (africaines, européennes, caribéennes et américaines) – un casting cosmopolite qui reflète le métissage de Marseille en ce temps. On suit les péripéties de la vie du marin nigérian Lafala, devenu riche après avoir gagné un procès contre une compagnie maritime pour le traitement qu'il a subi en tant que passager clandestin sur un cargo transatlantique : il a été emprisonné dans des latrines glaciales durant la traversée, et ses engelures ont nécessité qu'il soit amputé des deux jambes. Il retourne à Marseille, impatient de revenir sur « le quai du port, fascinant, menaçant, turbulent, contre lequel venait se briser, mousse épaisse et bouillonnante, l'écume de la vie, magma de passions et de désirs ». Il reprend sa liaison



avec Aslima, une prostituée métisse, et retrouve les déracinés des quais et ses illusions perdues.

McKay fut journaliste, romancier, poète – *If We Must Die* demeure un grand chant de révolte. Né en Jamaïque en 1889, il fut toujours un voyageur (il est en Russie en 1922-1923) et un militant contre les diverses formes d'oppression. Considéré comme l'un des auteurs-phares de la Renaissance de Harlem, mouvement de renouveau de la culture afro-américaine de l'entre-deux-guerres, il finit par s'en éloigner. Le mouvement proposait selon lui un éloge naïf de la « race noire » en vue de son « blanchiment » aux États-Unis et en Europe. McKay voulait au contraire décrire et faire vivre des personnages noirs qui « s'expriment, débattent et baisent comme les gens du monde entier ». C'est bien ce que lui reprochera l'un des inspirateurs de la Renaissance de Harlem, W. E. B. Du Bois, et c'est bien ce qu'il déploie, hardiment, sensuellement, vigoureusement, avec *Home to Harlem*, traduit par l'écrivain Louis Guilloux (1932), et avec *Banjo*, traduit par Ida Trent et Paul Vaillant-Couturier (1932), qui se passe déjà à Marseille (1). Son œuvre, qui conjugue questionnement racial et luttes de classe tout en évoquant des amours homosexuelles sans jamais esquiver de repli identitaire, résonne avec une singulière puissance.

MAËLLE MARIETTE.

(1) Claude McKay, *Quartier noir*, Rieder, Paris, 1932; *Banjo*, traduit par Michel Fabre, L'Olivier, Paris, 2015. À paraître : *Les Brebis noires de Dieu*, Nouvelles Éditions Place, septembre 2021.

ARTS

Le théâtre à nu

TENTER d'« écrire sur sa propre pratique, d'observer son travail d'acteur », c'est ce que se propose de faire le comédien Nicolas Bouchaud dans *Sauver le moment*, un recueil de souvenirs et de réflexions sur l'endroit et l'envers de sa carrière, déterminée dès 1991 par sa rencontre avec le dramaturge et metteur en scène Didier-Georges Gabily (1). Alors que la scène semble être chez lui un septième sens, on découvre avec étonnement les coulisses de son travail, ses doutes et sa fragilité, ses mises en danger, comme à Avignon, en 2008, lorsqu'il joua *Partage de midi*, de Paul Claudel, dans une mise en scène collective d'acteurs. Et c'est alors « leur propre dérive à laquelle assistent les spectateurs » – à l'opposé de tant d'autres expériences puissantes, comme *Un ennemi du peuple*, de Henrik Ibsen, mis en scène par Jean-François Sivadier, ou *Les Démons*, d'après Fiodor Dostoïevski, par Sylvain Creuzevault. L'évocation des textes, de la poésie, des metteurs en scène et compagnons de jeu avec qui Bouchaud s'est construit éclaire sa recherche : « Dire ce que l'on ressent et non pas ce qu'il faut dire. »

Dans *Patrice Chéreau l'intranquille*, Dominique Goy-Blanquet développe l'importance pour ce metteur en scène de l'œuvre de William Shakespeare, dont il ne monta pourtant que *Richard II* (1970), *Hamlet* (1988) et *Henri VI - Richard III (fragments)* – avec des élèves du Conservatoire, en 1998 –, mais dont il travaillait *Comme il vous plaira* au moment de sa mort, en 2013 (2). Lorsqu'il prend la codirection du Théâtre de Sartrouville, à 22 ans, en 1966, la radicalité, préfigurant Mai 68, de celui qui allait devenir l'une des plus grandes figures du théâtre français est majoritairement perçue par la critique, déstabilisée devant ses images scéniques, comme une menace contre le « bon théâtre ». En effet, contre l'ordre de classe, Chéreau interrogeait : « Comment créer une culture populaire si l'État ne l'est pas ? » Il s'y essaiera lorsqu'il codirigera le Théâtre national populaire de Villeurbanne (avec Roger Planchon et Robert Gilbert), puis le Théâtre des Amandiers de Nanterre, de 1982 à 1990 – son « âge d'or », au cours duquel il a pu représenter les auteurs vivants qu'il aimait, Bernard-Marie Koltès, Heiner Müller, Hervé Guibert, Jean Genet... Pour Goy-Blanquet, spécialiste du théâtre élisabéthain, Chéreau convoque Shakespeare dans toutes ses mises en scène. Un fil rouge qui pourrait sembler une interprétation d'universitaire, mais qui

n'épuise pas l'intérêt de l'inscription de Chéreau dans son époque et ses enjeux.

Si l'on veut interroger la notion de théâtre ou de culture populaire et la frotter à celle d'industrie culturelle, on ne manquera pas l'analyse de Diane Scott dans *S'adresser à tous* (3). Praticienne du théâtre, critique dramatique, psychanalyste et rédactrice en chef de la *Revue Incise*, Scott fait aussi œuvre d'historienne et dynamite avec jubilation les impensés ou les confusions entre peuple et public, institutions et lieux, artisans et courtisans, idéologie et engagement. Du théâtre grec à aujourd'hui en passant par la révolution de 1789, c'est aussi le lien entre théâtre et politique qu'elle cherche à reconsidérer, et sa dissolution dans le capitalisme et le néolibéralisme. Avec la fermeture

sanitaire des lieux de culture, le théâtre est pour elle nu, il « n'a même plus d'adversaire ». Cela pourrait sonner comme un glas ; c'est davantage un appel à refondation. Les éléments de réflexion sont stimulants et nourris. On aura seulement le sentiment d'une pensée parfois trop conceptuelle pour que ce titre, *S'adresser à tous*, touche vraiment sa cible.

MARINA DA SILVA.

(1) Nicolas Bouchaud, *Sauver le moment*, Actes Sud, coll. « Le temps du théâtre », Arles, 2021, 208 pages, 20 euros.

(2) Dominique Goy-Blanquet, *Patrice Chéreau l'intranquille*, Riveneuve-Archimbaud, Paris, 404 pages, 20 euros, 2020.

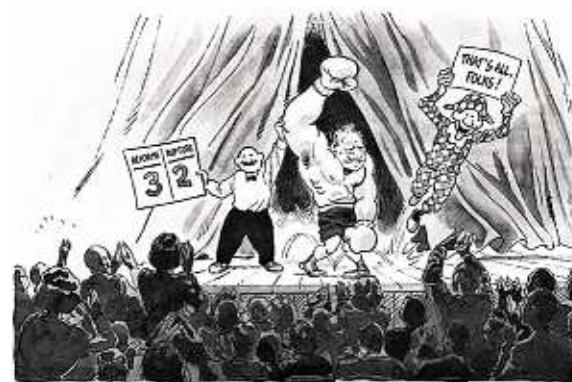
(3) Diane Scott, *S'adresser à tous. Théâtre et industrie culturelle*, Les Prairies ordinaires, Paris, 2021, 168 pages, 16 euros.

BANDE DESSINÉE

Les recettes d'un hold-up

DANS le but de mettre au jour les « pièces à conviction » des grands choix économiques des cinquante dernières années, Benoît Collombat a mené une longue enquête journalistique, dont le dessinateur Damien Cuvillier restitue la dramaturgie, tout en rendant compréhensibles par des schémas clairs des mécanismes le plus souvent réservés aux experts (1). Replaçant dans leur contexte documents et témoignages, cette fresque démontre combien le néolibéralisme n'est pas la fin de l'État, mais sa transformation au service d'intérêts particuliers.

Le rôle central joué par la puissance publique dans la vie économique avait pu assurer le plein-emploi au cours de l'après-guerre. Les élites françaises feront ensuite progressivement le « choix du chômage ». Cette clé de voûte du système économique actuel garantit la modération salariale comme la docilité des masses, tandis qu'une poignée de possédants accapare une part toujours plus grande de la richesse produite. Le chiffre d'affaires des entreprises du CAC 40 augmente quand leurs effectifs baissent. Le décryptage de la financiarisation de l'économie et de la reconstitution d'un oligopole



bancaire privé rend manifestes la démission sur ces questions des responsables politiques et le « naufrage de la social-démocratie », de François Mitterrand à M. François Hollande.

PHILIPPE DESCAMPS.

(1) Benoît Collombat et Damien Cuvillier, *Le Choix du chômage. De Pompidou à Macron, enquête sur les racines de la violence économique*, Futuropolis, Paris, 2021, 288 pages, 26 euros.

BIOGRAPHIES

VERCORS. Un parcours intellectuel. – Nathalie Gibert

L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », Paris, 2021, 264 pages, 27 euros.

Jean Bruller (1902-1991), dit Vercors, est resté pour tous l'auteur du *Silence de la mer* (1942), cette grave nouvelle qui inaugura, en même temps que sa vie d'écrivain, les Éditions de Minuit clandestines. Le grand mérite de cet essai, qui mobilise notamment sa correspondance inédite, est de rappeler que l'homme eut d'autres combats et d'autres titres de gloire que sa participation à la Résistance intellectuelle. Car Bruller fut d'abord, dans l'entre-deux-guerres, un illustrateur de talent (dans la lignée d'un Gus Bofa, en plus noir) et un bibliophile averti, avant que les circonstances ne le conduisent à se faire écrivain et éditeur. Après la guerre, il fut un auteur prolifique – romancier, traducteur, dramaturge, mémorialiste, historien, poussant même quelques points sur le terrain de la philosophie – et un intellectuel toujours engagé à gauche. Membre éminent du Comité national des écrivains, compagnon de route (souvent critique) du Parti communiste français, opposant à la guerre d'Algérie, défenseur des droits des prisonniers, adversaire de la peine de mort, il traça obstinément sa voie d'humaniste, de moraliste, de rationaliste.

ANTONY BURLAUD

LE DZIKUS. Mon adolescence dans la Résistance, des hauts-fourneaux à Buchenwald. – Victor Dojlida

L'Insomniaque, Montreuil, 2020, 288 pages, 14 euros.

En 1989, Victor Dojlida sort de prison. Il aura été enfermé dans les geôles de la République pendant plus de quarante et un ans, auxquels s'ajoutent les quatorze mois passés dans les camps de l'Allemagne nazie. À 19 ans, combattant franc-tireur et partisan (FTP), il est arrêté par la police française, qui, après l'avoir torturé, le remet aux nazis. Il sera déporté. De retour en 1945, il bouscule le juge français, toujours en exercice, qui l'avait livré aux Allemands. Il frappe le policier, récemment réintégré, qui terrorisait la région, puis s'attaque à un patron de bar, zélé collaborateur. Arrêté, il s'évade et braque une usine sidérurgique dont les dirigeants avaient travaillé avec les nazis. Pour lui, il s'agit là de respecter le serment fait à la libération de Buchenwald de ne jamais cesser la lutte. Il est condamné, à partir de ce moment, à trois fois vingt ans de prison ponctués de brefs moments de liberté durant lesquels il tient sa promesse. La Libération aurait les temps où la justice était censée reprendre toute sa force. Mort en 1997, le dzikus – « sauvagement » en polonais – aura, sa vie durant, pris au mot cet engagement.

GILLES LUCAS

IDÉES

DE LA LAÏCITÉ EN FRANCE. – Patrick Weil

Grasset, Paris, 2021, 162 pages, 14 euros.

Quels sont les principes, l'histoire, les applications aujourd'hui de la loi de 1905 ? Le politiste Patrick Weil, membre du Haut Conseil à l'intégration de 1996 à 2002, ainsi que de la commission Stasi (2003), rappelle que cette loi affirme la souveraineté du pouvoir civil républicain sur les groupes religieux, ce qui implique la laïcisation du droit et de l'enseignement public. En posant la neutralité de l'État, elle assure l'égalité des citoyens en garantissant la liberté de conscience, le droit de manifester ses croyances sans pression et la liberté du culte. Violentement attaquée par l'Église catholique avant 1914, puis par le régime de Vichy, elle est ensuite protégée par la Constitution de 1946, qui déclare la République laïque.

Face aux tensions apparues depuis une trentaine d'années, et qui portent notamment sur les signes religieux dans l'espace public, l'auteur propose, plutôt que légiférer pour les faire disparaître, de s'attaquer aux auteurs de violences et de pressions. Et regrette l'inclusion de l'enseignement du « fait religieux » depuis 2006, pour lui préférer l'enseignement de l'histoire coloniale et de la politique d'immigration de la France.

EVELYNE PIELLER

INTERDICTION DE PUBLIER. – Jean-Yves Mollier

Double ponctuation, Paris, 2020, 174 pages, 14 euros.

La censure semblait avoir régressé. L'ouvrage de l'historien Jean-Yves Mollier montre à quel point, sur tous les continents, elle fait son grand retour : elle est politique (« la plus répandue dans le monde aujourd'hui »), économique (des lanceurs d'alerte bâillonnés à l'empire des mafias) et morale. Mollier en rappelle l'histoire et en décrit les formes actuelles : autocensure, délation, création de « référents », nouveaux commissaires politiques. Il analyse cette multiplication d'injonctions parcellaires qui touchent le contenu de l'œuvre, mais aussi les caractéristiques de l'auteur.

Ainsi, la maison d'édition Meulenhoff, qui avait confié la traduction de poèmes de l'auteure afro-américaine Amanda Gorman à l'écrivaine Marieke Lucas Rijneveld, a dû reculer sous les pressions de militants communautaristes. Motif : Rijneveld est blanche. On assiste aussi à la réécriture ou au caviardage de certaines œuvres, cette dérive s'inscrivant dans la judiciarisation des rapports sociaux en matière de littérature et d'art en général. C'est un grand mérite de cet « essai à vocation panoramique » que d'inciter chacun à « se demander comment contribuer » à l'affaiblissement d'Anastasia.

ANDRÉ BELLON

HISTOIRE DES FAITS ET DES IDÉES ÉCONOMIQUES. Le pluralisme des idées. – Anne Isla

Ellipses, Paris, 2021, 432 pages, 26 euros.

Maîtresse de conférences en sciences économiques, Anne Isla propose un ouvrage accessible aux non-spécialistes qui présente les grandes questions économiques d'un point de vue à la fois technique et historique. À travers l'exposition de thématiques telles que la théorie de la valeur, la loi de l'offre et de la demande, l'importance des rapports sociaux dans les mécanismes économiques, les différences entre libéralisme, néolibéralisme et ordolibéralisme, il est ici question de création monétaire et de construction européenne, de propriété privée et de démocratie capturée par les intérêts particuliers, de lutte contre le chômage et d'armée de réserve.

L'auteure cite abondamment les grands noms de la discipline – Milton Friedman, John Maynard Keynes, Karl Marx, André Orléan, Michał Kalecki –, mais elle raconte également les turpitudes du financier George Soros, les dispositions de la Constitution de 1946 ou les modalités de facturation de l'éclairage public dans certaines villes des États-Unis. Une lecture riche et divertissante.

RENAUD LAMBERT

ÉDOUARD GLISSANT. Déchiffrer le monde. – Aliocha Wald Lasowski

Bayard, Paris, 2021, 468 pages, 21,90 euros.

Mort en 2011, Édouard Glissant a laissé une œuvre romanesque, poétique et théorique qui participe toujours aux débats les plus aigus sur la diversité, la langue française et le postcolonialisme. Les deux manifestes cosignés avec Patrick Chamoiseau sont restés dans les mémoires. Cet essai s'intéresse surtout aux notions neuves imaginées par l'écrivain antillais et les met à l'épreuve du monde où nous vivons. Il intègre en cours de parcours une biographie partielle où sont détaillées les années de formation (auprès de Gaston Bachelard et Jean Wahl) et les contacts avec Frantz Fanon, Michel Leiris, Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire, Gilles Deleuze...

Les thèmes centraux de Glissant sont ceux du « Tout-Monde » et de la « mondialité », qui permettent selon lui la résurgence des humiliés. L'auteur de *Mémoires des esclavages* propose une « recréolisation » de la société et de la langue pour rétablir une multiplicité mise à mal. L'un de ses titres proclame la création d'une « Poétique de la relation ». C'est cette complexité d'un idéal de relations instituant une richesse humaine et culturelle égalitaire qui est ici éclairée.

GILLES COSTAZ